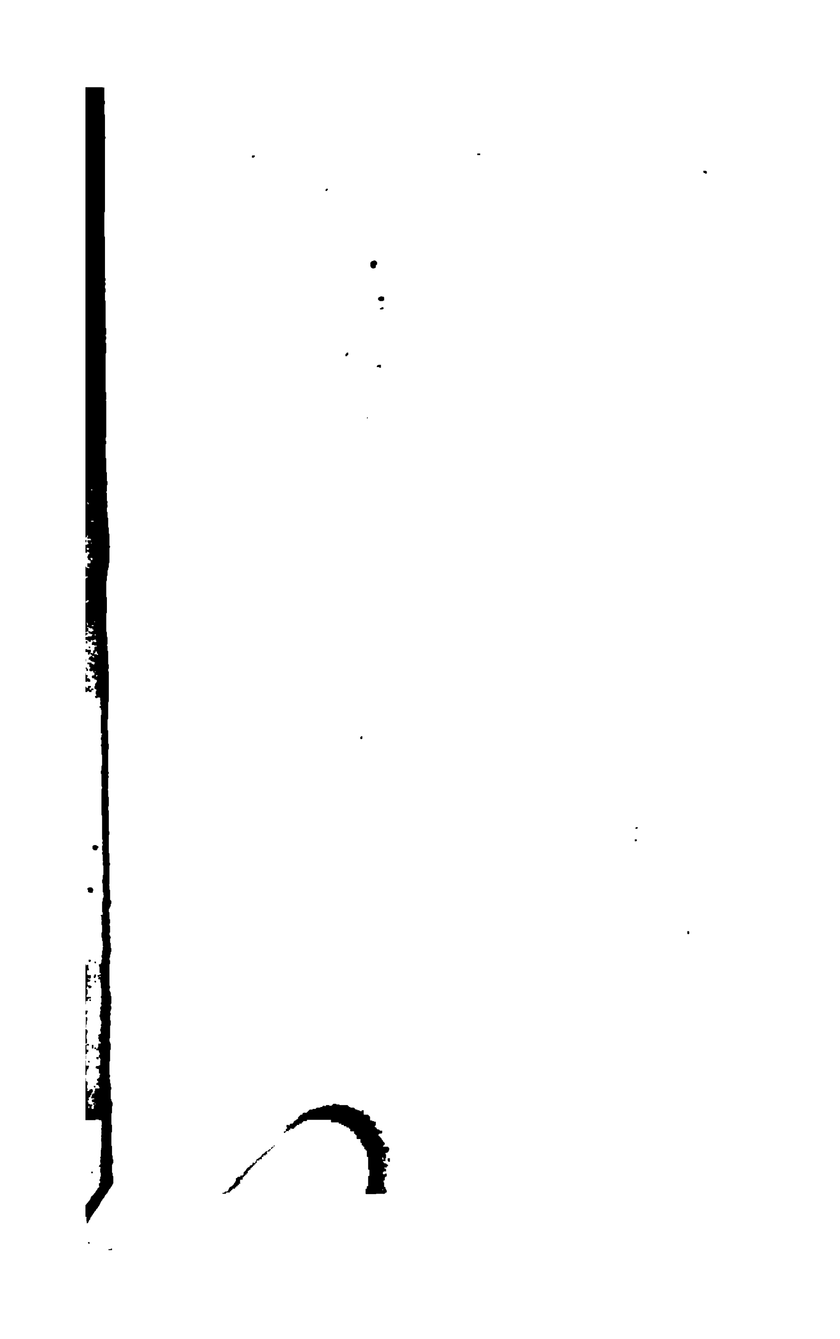
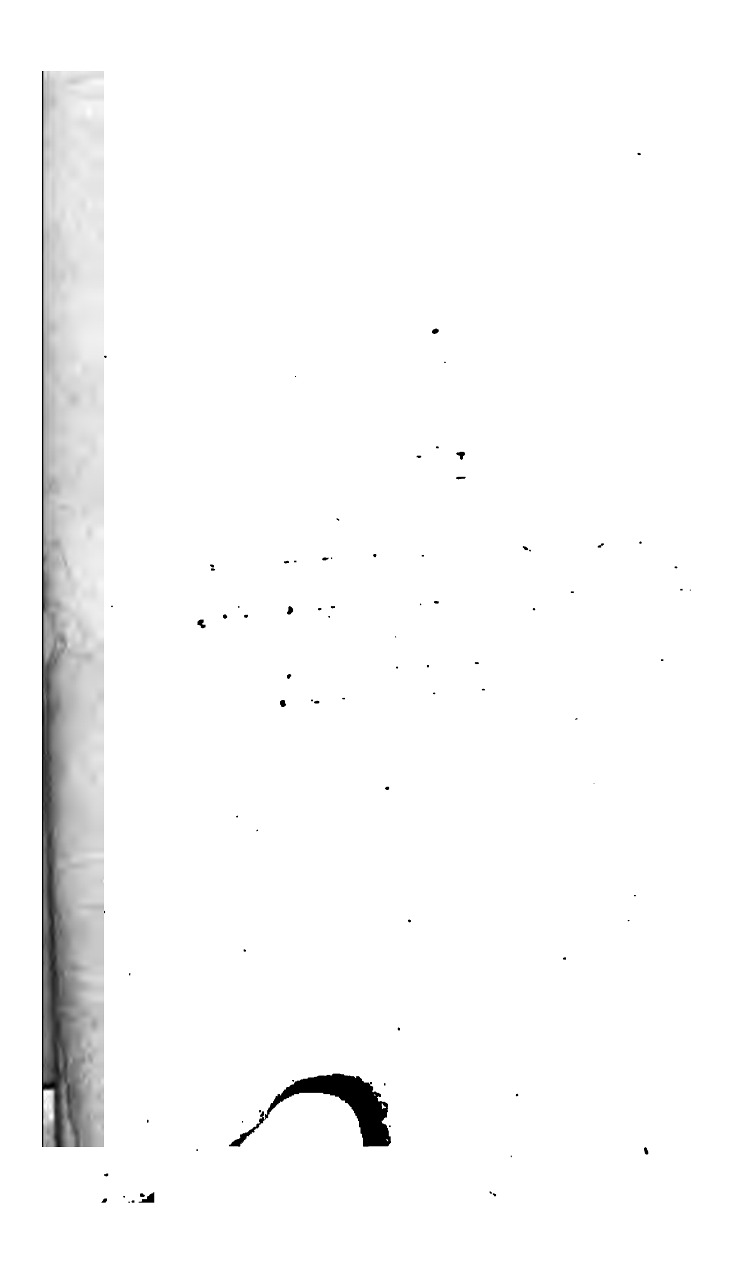


Offert à l'Université
d'Oxford, ce 12 juin 1913;
Edward S. Dodgson.



LE
MECHANT.
COMEDIE.



LE MECHANT.

COMEDIE

En cinq Actes en Vers.

Par M. GRESSET

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de PRUSSE.

Représentée par les Comédiens Ordinaires du Roi, aux mois d'Avril & May 1747. & remise au Théâtre aux mois de Novembre & Décembre de la même année.

SECONDE ÉDITION.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

CLEON.	*M. Grandval.*
GERONTE.	*M. de la Thorilliére.*
FLORISE.	*Mlle Grandval.*
CHLOE'.	*Mlle Mélanie.*
ARISTE.	*M. De Lanouë.*
VALERE.	*M. Rosely.*
LISETTE.	*Mlle Dangeville.*
FRONTIN.	*M. Armand.*

La Scène est à la campagne, dans un Château de Géronte.

LE



LE MÉCHANT
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE. FRONTIN.

FRONTIN.



E voilà de bonne heure, & toujours plus jolie ?

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaye.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les raports font toujours plus de mal que de bien,
Et de tout le passé je ne sçais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage :
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage ?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire ?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

Il changera de guide : il arrive au ourd'h
Tu verras, les méchants nous apprennent à l'être.
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions ;
Je t'ai dit ma pensée, & mes conditions ?
J'attens une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... je crois que c'est
Géronte.
Comment, il parle seul ?

SCENE II.

GERONTE. LISETTE.

GERONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la justice,
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi sérieusement ?

GERONTE.

Comment tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.

LE
MECHANT.
COMEDIE.

Je n'écouterai plus aucun avis contraire ;
Pour la conclusion, on n'attend que Valere
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce soir au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GERONTE.

Toujours plaider m'ennuye & me ruine.
Des terres du futur, cette terre est voisine :
Et confondant nos droits, je finis des procès,
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GERONTE.

Et puis d'ailleurs ma niéce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse ;
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans :
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris
Ils ne se sont pas vûs : mais je serois surpris
Si par ses agrémens & son bon caractere
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.



GERONTE.

Encore une raiſon
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maiſon :
Leur embelliſſement fit toujours mon étude :
On n'eſt pas immortel ; j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me ſuivra,
Lui laiſſer mes projets ; j'ai vû naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GERONTE.

Quoi mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela ſeroit beau, mais cela n'eſt pas fait.

GERONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y conſent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'eſt pas ſon avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ſes conſeils ne ſeront pas ſuivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'eſt loin de Floriſe :
Au fonds, elle vous méne, en vous ſemblant ſoumiſe ;

Et par malheur pour vous & toute la maison,
Elle n'a pour Conseil que ce Monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme
horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GERONTE.

Ah, te voila toujours! On ne sçait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sçais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien,
Je ne suis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux & l'ame la plus noire...
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GERONTE.

Toujours la Calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc, parce quil sçait saisir le Ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un Flateur dissimule.
On le prétend méchant? C'est qu'il est naturel:
Au fonds, c'est un bon cœur, un homme essen-
tiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son stile.



S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,
Ce seroit peu de chose : & tous les Médisans
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaisir de nuire ;
Semer l'aigreur, la haine & la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis longtems,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens :
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit :
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractére effroyable, odieux.

GERONTE.

Fables que tout cela ! Propos des envieux !
Je le connais ; je l'aime, & je lui rends justice ;
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertisse,

Il y réussit mieux que tout ce que je vois :
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi,
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre
Sont pour durer toujours ; & puis, j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'améne ici que bonne compagnie,
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuye.
Quoi ! Si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? L'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas, qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre Domestique.
Madame me paraît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content, Madame en est éprise ;
Je croirois même assez...

GERONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, & c'est avec raison
Que je le pense, moi ; j'en ai la preuve sûre,
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vû Madame avoir quelques amans :
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vuë
Ou folle, ou de bon sens : sauvage, ou répanduë :
Six mois dans la Morale, & six dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle ;
Autre conclusion, tout aussi naturelle ;
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage & nous ne tenons rien.

GERONTE.

Ah, je voudrois le voir ! Corbieu, tu vas connaître

Si je ne ſuis qu'un ſot, ou ſi je ſuis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere ſœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja ſur le cœur
Qu'elle s'eſt peu prêtée à bien traiter Ariſte,
Tu m'y fais réfléchir : Outre un accueil fort triſte
Elle m'avoit tout l'air de ſe mocquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh ! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariſte, ou de contrarier
Un projet, dont ma ſœur paraiſſoit s'ennuyer :
Car il ne diſoit mot.

LISETTE.

Non mais à la ſourdine,
Quand Ariſte parloit, Cléon faiſoit la mine ;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas ;
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un ſilence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide :
Vraiment il n'ira pas ſe montrer tel qu'il eſt,
Vous préſent : Il entend trop bien ſon intérêt :
Il ſe ſert de Floriſe, & ſçait ſe ſatisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher, vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les Méchants ;

Leur eſprit me déplaît comme leur caractére,
Et les bons cœurs ont ſeuls le talent de me plaire.
Vous, Monſieur, par exemple, à parler ſans façon,
Je vous aime; pourquoi? C'eſt que vous êtes bon.

GERONTE.

Moi! je ne ſuis pas bon: Et c'eſt une ſotiſe
Que pour un compliment....

LISETTE.

Oui, bonté c'eſt bêtiſe
Selon ce beau Docteur: Mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être;
Quelquefois, je le ſçais, vous voulez le paraître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même aſſez honnêtement:
Mais au fonds la bonté fait votre caractére,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révére.

GERONTE.

Ma ſœur vient; tu vas voir ſi j'ai tant de douceur,
Et ſi je ſuis ſi bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE. GERONTE. LISETTE.

GERONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah, Dieux ! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort....

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez sçavoir, Lisette ;
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répéte ?



SCENE IV.

FLORISE. GERONTE.

FLORISE.

JE ne sçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui,
Aussi c'est vous .... hier....

GERONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage ;
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GERONTE.

Mais, ma sœur, ce parti....

FLORISE.

Finissons-là, de grace:
Allez-vous m'en parler ? Je vous céde la place.

GERONTE.

Un moment : Je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

Vous sçavez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est ur dans cette occasion :
Eh bien sur cette affaire, entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime ;
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même :
Mais e ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais (me dites-vous) on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misére,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire !
Cessez de m'en parler, cela m'excéde.

GERONTE.

Moi ?
Je ne dis rien ; c'est vous....

FLORISE.

Belle alliance !

GERONTE.

Eh quoi ?....

FLORISE.

La mere de Valere est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :

Que voulez vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GERONTE.

C'est une femme simple, & sans prétentions,
Qui veillant sur ses biens....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valere! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GERONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh qui donc n'est pas fat ? Tout l'est jusques aux sots.
Mais le Tems remédie aux torts de la Jeunesse.

FLORISE.

Non, il peut rester fat : N'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GERONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre,
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, & j'espére, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous sçavez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GERONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme:
C'est, je vous l'avourai, le plus plat honnête-homme....

GERONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le détestez: Oh! cela me démonte:
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, & qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien....

FLORISE.

Eh mais, tant-pis pour lui,
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre:
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le Ridicule est fait pour notre amusement,

Et la plaisanterie est libre.

GERONTE.

Mais vraiment,

Je sçai bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :

Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.

Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser

Tous ces lourds Campagnards que je voudrois chasser :

Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage

Et tout l'Arriére-ban de notre voisinage.

Mais grace, je vous prie, & plus d'attention

Pour Ariste : Il revient : faites réfléxion

Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,

Un Maître, à qui bientôt on fermera sa porte :

Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.

Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon Ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.

Il vient pour un sujet qui ne sçauroit me plaire

Et je le marquerois indubitablement :

Je ne sortirai pas de mon appartement.

GERONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh non; je ferai dire
Que je suis malade.

GERONTE.

Oh, toujours me contredire!

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, & si sotte, entre nous..

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractére;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras:
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse:
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GERONTE, *élevant la voix, en voyant revenir Lisette.*

Tout comme il vous plaira: Finissons, je vous prie;
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.



Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son pere, on le sçait, a mangé tout son bien,
Le vôtre est médiocre : elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

Il sort.

FLORISE.

Qu'un Sot est difficile à vivre !

SCENE V.

FLORISE. LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paraîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,

A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui même, & le mépris d'autrui,
Comment peut-on sçavoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit, n'est ce qu'il veut vous dire :
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon;

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere :
Mais il a pleinement le don de me déplaire;
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là
Quand il seroit pour rien : je n'y vois, je vous jure,
Qu'un stile, qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine

Que

Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé : je l'envoye au Couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoiselle !
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.
Elle sort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

QUoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout, pour vous punir d'oser être jolie ;
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOE'.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois, & tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets ;
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage.
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez : Vous ne sçavez pas tout.

CHLOE'.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître, ou d'un époux ?

CHLOE'.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux : Votre oncle m'a chargée



De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : & d'un autre côté
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, sans remise,
Partir pour le couvent. Jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

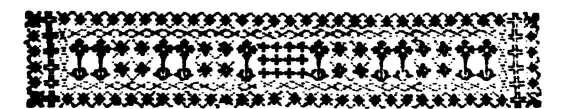
Ma mere est la maîtresse : il lui faut obéir :
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît : l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui ;
Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on vous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, longtems absent, Valere a pû changer :
La dissipation, l'yvresse de son âge,
Une ville où tout plait, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs :
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même ;



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLE'ON.

QU'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers. Tu gardes le silence :
Je ne t'ai jamais vû de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLE'ON.

Ah !... Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître,
Mais à propos, Valere...

FRONTIN.

Un de vos gens viendra



M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je sçavoir d'où vient tout ce mystere ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi, lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-t-il vous parler, sans se faire connoître ?

CLE'ON.

Quand il en sera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi, sans mot dire,
J'ai réfléchi depuis : Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLE'ON.

Je te croyois du cœur : Ne crains point d'aventure ;
Personne ne connoît ici ton écriture,
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mere de Valere a sa lettre, sans doute ?
Et celle de Géronte...

FRONTIN.

Elle doit être en route ;
La Poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.

Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'allarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte :
Y pensez-vous, Monsieur ? Quoi ! Florise & Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin, & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLE'ON.

Oh ! tu prens au tragique
Un débat, qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribuë
C'est un de ces enfans, dont la folle recruë
Dans les Sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde ?



Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde;
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sçai pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise:
Elle a, pour la plûpart, formé nos jeunes gens;
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins;
Parbleu, je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire!

CLEON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris,
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce Pays;
Depuis longtems, dit-il, il n'a point vû sa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt?... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que pour toujours ce nœud doit réunir?

Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs, Géronte m'aime : Il ſe peut très-bien faire
Que ſon choix me regarde en renvoyant Valere,
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mere à qui voudra l'avoir ;
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chiméres.

FRONTIN.

Je le croirois aſſez.

CLE'ON.

Auſſi n'y tiens-je guéres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas :
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe,
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés
Le plaiſir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien, mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLE'ON.

Eh bien.

FRONTIN.

En conſcience,



Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déja, vous le sçavez, & j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLE'ON.

Chassés ? quelle folie

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, & puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLE'ON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux ; & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les Histoires nouvelles,
Etre craint à la fois & desiré par tout,
Voilà ma destinée & mon unique goût.
Quant aux Amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne

Se prend chez tout le monde, & n'eſt vrai chez
personne,
J'en ai mille, & pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obſcur d'une Société,
J'aille m'enſevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'en-
nuie,
Je m'établis ailleurs: me moquant au ſurplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'eſt ainſi qu'en ce lieu, ſi la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas;
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je ſuis las, Monſieur, de cette vie errante,
Toujours viſages neufs, cela m'impatiente:
On ne peut, grace à vous, conſerver un ami;
On eſt tantôt au Nord, & tantôt au Midi,
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'oſe même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chaſſe, & votre ſerviteur:
Je ne puis plus ſouffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout ſeul le voyage du monde.
Moi j'aime ici; j'y reſte.

CLE'ON.

Et quels ſont les appas,

L'heureux objet ?...

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLE'ON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune ou toutes à la fois,
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est plus cela; tout autre amour m'ennuie:
Je suis fou de Lisette, & j'en ai pour la vie.

CLE'ON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLE'ON.

Le fat! Aime moins tristement.
Pasquin, L'Olive, & cent, d'amour aussi fidelle
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle,
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?

Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connaissez mal ; c'est une fille sage.

CLE'ON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ce langage

Nous brouillera tous deux.

CLE'ON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.

Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,

J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette ;

Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLE'ON.

Ne va point nous trahir.

Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.



SCENE II.

CLE'ON, *seul.*

FRontin est amoureux ! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret, & si par aventure
On sçait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere,
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere ?
Changeriez-vous d'avis ?

CLE'ON.

Comment vous l'avez crû ?

FLORISE.

Mais il en est si plein & si bien convaincu....

CLE'ON.

Tant-mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs, je me sens entre nous
Sa sœur, on ne peut moins.

CLE'ON.

Je pense comme vous:
La Parenté m'excéde, & ces liens, ces chaînes
De gens, dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misere du vieux tems,
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens:
Vous avez de l'esprit, & votre fille est sote,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote,
Eh bien, c'est leur affaire après tout, selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.



FLORISE

Vous avez bien raiſon ; je vous dois le courage
Qui me ſoutient contr'eux, contre ce mariage ;
L'affaire preſſe au moins, il faut ſe décider :
Ariſte nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galants du vieux ſtile,
Géronte ſur la route attend l'autre imbécile.
Il compte voir ce ſoir les Articles ſignés.

CLE'ON.

Et ce ſoir finira tout ce que vous craignez.
Premierement, ſans vous on ne peut rien con-
clure,
Il faudra, ce me ſemble, un peu de ſignature
De votre part ; ainſi tout dépendra de vous,
Refuſez de ſigner, grondez, & boudez-nous,
Car pour me conſerver toute ſa confiance
Je ſerai contre vous moi-même en ſa préſence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit beſoin ;
Mais nous l'emporterons ſans prendre tout ce ſoin.
Il m'eſt venu d'ailleurs une aſſez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée..
Mais non : car ce ſeroit un moyen un peu fort ;
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz : Quel ſcrupule eſt le vôtre ?
Quoi ! ne penſons-nous pas tout haut l'un devant
l'autre ?

Vous sçavez que mon goût tient plus à vous qu'à
lui,
Et que vos seuls conseils sont ma régle aujourd'hui;
Vous êtes honnête-homme & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte ainsi qu'à nous unir.

CLE'ON.

Au fonds, je n'y vois pas de quoi faire un mystére...
Et c'est ce que de vous mérite votre frere;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les siens,
Et que vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage:
Vous sçavez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix;
Cela fait contre lui la plus belle matiere:
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voila de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans:
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,

Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés, dont votre ame est exemte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avourai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimére,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me poussoit à bout
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLE'ON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, & qui par son adresse
Auroit fait enfermer les sept Sages de Gréce

S'il eût p'aidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits & tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.....

FLORISE.

Non, différez.... Je crains de me commettre;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résoluë à plaider:
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien;
Au reste, vous sçavez pourquoi je le desire.

CLE'ON.

Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire.
Madame: ce n'est point du bien que je prétends
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens;
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage,
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment,
Et je ne sçai que vous, avec qui j'aye envie,
De penser, de causer, & de passer ma vie,
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer?
Et, loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer?



Je ne sçais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris .....

CLE'ON.

Paris ! il m'ennuye à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,
En m'éloignant d'un monde, à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forçé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté !...
Des prétendus Esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gayté de l'épaisse Opulence
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
Des Réputations on ne sçait pas pourquoi ;
Des Protégés si bas ! des Protecteurs si bêtes !...
Des Ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui,
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;

Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fonds n'y sont pas moins ennuiés qu'ennuieux.

FLORISE.

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidelle.

CLE'ON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres Faquins, d'Insectes freluquets....

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes

CLE'ON.

Pour vous, je n'ai point de mistéres;
Et vous verrez ma liste avec les caractéres,
J'aime l'ordre, & je garde une collection
De lettres, dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des Societés:
Je suis tenté parbleu d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires

Qu'on



Qu'on veut cacher....

FLORISE.

Cela ſera délicieux.

CLE'ON.

J'y ferai des portraits qui ſauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places;
Vous y verrez Mélite avec toutes ſes graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Meſſieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien auſſi paſſer ma fantaiſie:
Pour le petit Damis, & Monſieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas
Qui, glorieux & bas, ſe croit un perſonnage,
Tant d'autres Importans, Eſprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de ſix mois ils n'oſent ſe montrer;
Ce n'eſt pas ſur leurs mœurs que je veux qu'on en cauſe,
Un vice, un deshonneur ſont aſſez peu de choſe,
Tout cela dans le monde eſt oublié bientôt,
Un Ridicule reſte, & c'eſt ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? Cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable
Bien ſcandaleux, bien bon, le ſtile n'y fait rien,
Pourvû qu'il ſoit méchant il ſera toujours bien.

FLORISE.

L'idée eſt excellente, & la vengeance eſt ſûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque aventure,
Une Madame Orphiſe, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle ſoit affreuſe, elle ſe croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie:
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLE'ON.

On peut toujours à compte envoyer ſon portrait,
Et dans trois jours d'ici déſeſpérer la Belle.

FLORISE.

Eh comment?

CLE'ON.

On peut faire une chanſon ſur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'eſt très-bien penſé: mais faites-vous des vers?

CLE'ON.

Qui n'en fait pas? Eſt-il ſi mince cotterie
Qui n'ait ſon Bel-Eſprit, ſon Plaiſant, ſon Génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chanſons, & des vers innocens.



Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muse,
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon
excuse :
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir ;
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir ;
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN. FLORISE. CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien ...

CLE'ON.

à Florise.

Attends.. . Permettez-vous...?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous
Entiere liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLE'ON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable;
Un peu bête...

SCENE V.

CLÉON. FRONTIN.

FRONTIN.

AH, Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLE'ON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir;
Je ne suis pas garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin malgré ma remontrance.
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

L'Affaire est en bon train, & tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison & sur l'art d'y déplaire ;
Avec son ton, ses airs, & sa frivolité
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose :
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE *en habit de campagne,* CLÉON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

EH bon-jour, cher Cléon, je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidéle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable

Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnaîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah point de complimens :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On eſt payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les Plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les Talens plus féconds, les Eſprits plus aimables :
Le Goût fait chaque jour des progrès incroyables :
Chaque jour le Génie & la Diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLE'ON.

Tout vous paraît charmant : c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage,
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuié,
Que les Arts, les Plaiſirs, les Eſprits font pitié ;
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,



Et qu'à force d'eſprit & de petits talens
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon-ſens.
Comment, vous qui voiez ſi bien les Ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? Tenez-vous aux ſcrupules ?
Tojours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'eſt que je vois tout aſſez du bon côté :
Tout eſt colifichet, ponpon & parodie :
Le monde, comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement ;
Les maris ſçavent vivre, & ſur rien ne conteſtent :
Les hommes s'aiment tous : les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais : enfin c'eſt un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieuſement.

CLE'ON.

Et Cidaliſe ? ...

VALERE.

Mais ...

CLE'ON.

C'eſt une affaire faite ;

Sans doute, vous l'avez ?.... Quoi! La chose est
secrette ?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLE'ON.

Partout ;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avourai, beaucoup de goût pour
elle :
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLE'ON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous : on perdroit son tems, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité ;
Laissez la bergerie, & sans trop de franchise
Soyez de votre siécle ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout : Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'Amant, qu'une autre a
pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.



VALERE.

Je vous en crois assez... Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage?

CLE'ON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous,
Car enfin, si voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux?

VALERE.

Eh non: vous me sauvez un Ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois à mon âge,
D'un ennuieux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant?
Ou si pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquéterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main:
Quand je puis m'avancer, & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLE'ON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en eſt toute la gloire :
D'après vos ſentimens, je préſois mon hiſtoire
Si j'allois m'enchaîner, & je ne vous vois pas
Le plus petit ſcrupule à m'ôter d'embarras.

CLE'ON.

Mais malheureuſement on dit que votre mere
Par de mauvais conſeils s'obſtine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit on, avec elle eſt aſſez bien auſſi.
Un Ariſte, un eſprit d'aſſez groſſiere étoffe,
C'eſt une eſpéce d'ours, qui ſe croit philoſophe :
Le connaiſſez-vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vû :
Chez moi, depuis ſix ans, je ne ſuis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'eſt un homme ſage,
Fixé depuis longtems dans notre voiſinage
Que c'étoit ſon ami, ſon conſeil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLE'ON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte :
Il vous ſuffit qu'elle eſt aveugle ſur ſon compte...
Mais moi, qui vois pour vous les choſes de ſang-froid,
Au fonds je ne puis croire Ariſte un homme droit ;
Géronte eſt ſon ami, cela depuis l'enfance...



VALERE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLE'ON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;

J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLE'ON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort ;
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLE'ON.

Ni laide ni jolie :
C'est un de ces minois que l'on a vûs partout
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLE'ON.

Quant à l'esprit, néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnés, mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée : & sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une Beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains...

CLE'ON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment ? Voulez-vous ici me présenter ?

CLE'ON.

Non pas dans le moment ; dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLE'ON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise ;

Dans l'inſtant que Géronte ici ſera rentré,
Car c'eſt lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous ſurprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'eſt ſe moquer de l'oncle, & c'eſt me contredire :
Toute mon ambaſſade eſt réduite à lui dire
Que je ſerai, ſoit dit dans le plus ſimple aveu,
Toujours ſon ſerviteur & jamais ſon neveu.

CLE'ON.

Et voilà juſtement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paraître conſentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réuſſir ;
Ecoutez : conſervons toutes les vraiſemblances ;
On ne doit ſe lâcher ſur les impertinences
Que ſelon le beſoin, ſelon l'eſprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur ſens :
L'important eſt d'abord que l'oncle vous déteſte,
Si vous y parvenez, je vous réponds du reſte ;
Or, notre oncle eſt un ſot, qui croit avoir reçu
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu :
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;

Homme d'un autre siécle, & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses foins, & de sa dignité:
On n'imagine pas combien il se respecte:
Yvre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du Démon de la Propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine;
D'abord en arrivant il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenuë,
Il ne vous fera pas grace d'une laituë:
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant!...Mais n'aurois-je point tort?...
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLE'ON.

Eh bien... Mariez-vous.. Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien :.
Ne consultez que vous.

VALERE.

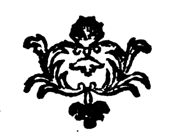
Ecoutez-moi, de grace :
Je cherche à m'éclairer.

CLE'ON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne sçavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vuë exigeât un maintien raisonnable :
Mais avec un vieux fou, dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légérement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit.... Il a la fureur de me croire à son gré,
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.



SCENE VIII.

FRONTIN. CLÉON. VALERE.

FRONTIN.

MOnsieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLE'ON.

Ne perdez point de tems : Que Frontin vous reméne.

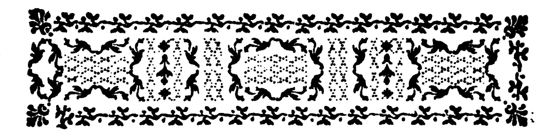
SCENE IX.

CLE'ON, *seul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuieux frere ;
Florise s'en défend, son foible caractére
Ne sçait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sçais si je dois trop compter sur Valere.....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition ;
C'est un fat subalterne : il est né trop timide :
On ne va point au Grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ. LISETTE.

CHLOÉ.

OUi, je te le répéte, oui, c'eſt lui que j'ai vû ;
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu ;
C'eſt Valere lui-même ; & pourquoi ce miſtere ?
Venir, ſans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empreſſement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'eſt pas lui, vous vous ſerez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi : de ſes traits je ſuis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre ſur moi

N'auroit jamais produit le trouble où je me vois.
Si tu le connaissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah ! tu sçaurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre,
Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais;
Le doux saisissement d'une joye imprévuë,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vuë;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois:
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déja loin.... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi, Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrette:
Son Maître l'attendoit, & je n'ai pû sçavoir...

CHLOE'.

Informe-toi d'ailleurs: d'autres l'auront pû voir;
Demande à tout le monde... Eh va donc...

LISETTE.

Patience,
Du zéle n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valere, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la régle il faut qu'il vous prévienne,
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sçauroit: Cléon, dans ses jeux innocens,



Diroit que nous courons après tous les passans :
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere ?... Eh mais en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelques bons conseils cette fuite est l'ouvrage ;
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple & digne de Cléon :
Plus le trait seroit noir, plus il est vrai-semblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs, pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais, toi-même, pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet il ne faut pas qu'il sçache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache :
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous ..

Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit ſans ombrage & ſans expérience;
Il en ſera la dupe: allez, ne craignez rien:
Géronte améne Ariſte, & j'en augure bien;
Les deſſeins de Cléon ne nuiront point aux nôtres;
J'ai vû ces gens ſi fins plus attrapés que d'autres;
On l'emporte ſouvent ſur la duplicité
En allant ſon chemin avec ſimplicité,
Et...

FRONTIN, *derriere le Théâtre.*

Liſette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez: c'eſt Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN. LISETTE.

FRONTIN, *ſans voir Liſette.*

PArbleu, je vais lui dire une belle nouvelle!
On eſt bien malheureux d'être né pour ſervir:
Travailler, ce n'eſt rien; mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment, ce n'eſt que vous? Moi, je cherchois Ariſte.

FRONTIN.

Tiens, Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte;

J'ai déja trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger:
Il m'envoie à Paris, que dis tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien? Un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage:
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment! As-tu le cœur de me traiter si mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tuë,
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continuë,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le sçavez très-bien, je le répéte encore:
Vous aimez les secrets: moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah! comment accorder mon honneur & Lisette!

Si je te le diſois?

LISETTE.

Oh! la paix ſeroit faite:
Et pour nous marier, tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne ſçais pas l'âge...
Qui pour nous conſulter ſur certain mariage
D'une fille... non, veuve.. ou les deux: au ſur-
plus
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus:
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne ſçais pas mentir
Et je t'en aime mieux: moi, pour te ſecourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, ſi tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valére.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sçais, pourquoi le demander.

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mistérieux ;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage :
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais . . .

LISETTE.

Point de mais . . . On vient. Va ; fais croire à ton maître
Que tu pars : nous sçaurons te faire disparaître.



SCENE III.

GERONTE. ARISTE. CLÉON. LISETTE.

GERONTE.

Que fait donc ta maîtresse ? Où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GERONTE.

Cela peut être; mais elle ne répond guére.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniére...

GERONTE.

Oh ! parbleu, tout ceci commence à m'ennuier ?
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuier;
Comment ? On ne peut plus être un seul jour tranquile !
Je vois bien qu'elle boude, & je connois son stile :
Oh bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison ;
A mon exemple ici je prétends qu'on en use,
Je tâche d'amuser, & je veux qu'on m'amuse :

Sans

Sans cesse de l'aigreur, des scénes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus;
Cela m'excéde enfin; je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colére à l'humeur:
Ces nuages legers se dissipent d'eux mêmes:
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GERONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLE'ON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GERONTE.

Mais encore, quel conseil.....

CLE'ON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous sçavez mieux que nous comment mener Florise:
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi,

D'autre part se brouiller.. A propos de querelle;
Il faut que je vous parle..... En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un pro et dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GERONTE.

Allons; chemin faisant, vous pourrez me le dire,
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE. LISETTE.

LISETTE.

AH, que votre retour nous étoit nécessaire
Monsieur! Vous seul pouvez rétablir cette affaire;
Elle tourne au plus mal, & si votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout,

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe.
J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre,
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encore, mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître, & le couvre de honte
Si je puis avérer le tour le plus sanglant,
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! Comment, c'est là que vous en êtes,
Ma foi, c'est trop d'honneur, Monsieur, que vous lui faites
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée;
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

SCENE VI.

VALERE. ARISTE.

VALERE.

AH, les affreux chemins, & le maudit païs!

à Ariste.

Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre

Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre:

En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise. On viendroit, ou je suis bien trompé.

L'Etiquette du lieu seroit un peu légére:

Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi! surprendre ainsi!

Votre mere vouloit vous présenter ici,

A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs je sçais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison,
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi....

VALERE.

Oh ! cela ...

ARISTE.

Doucement ; cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah, Monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hazarde;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton, dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractére aimable :
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fonds ressemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere

Je ne ſçais pas pourquoi : ſon amitié m'eſt chere:
Le hazard vous a fait prendre mal mes diſcours,
Mais mon cœur la reſpecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà : ce langage eſt le vôtre :
Oui, le bien vous eſt propre, & le mal eſt d'un autre.

VALERE.

A part. *haut.*
Oh, voici les ſermons, l'ennui !... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on eſt ?
Il convient...

ARISTE.

Un moment ſi l'amitié ſincere
M'autoriſe à parler au nom de votre mere,
De grace expliquez-moi ce voyage ſecret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déja fait.

VALERE.

Vous ſçavez...

ARISTE.

Je le ſçais.

VALERE.

Ce n'eſt point un miſtére
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéreſſe fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,

Sans être interrompu par la mere & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très-parfaitement
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On feroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se deshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commeres,

D v

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentimens,
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce, ou sa haine...
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'éxigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton, dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter :
Vous avez de l'esprit, un heureux caractére,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui...
Géronte vient ; allons....



SCENE VII.

GERONTE. ARISTE. VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh vraiment oui, c'est lui.
Bon jour mon cher enfant... Viens donc, que je t'embrasse ! *à Ariste.*
Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GERONTE.

Parbleu, je l'ai vû là
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
à Ariste.
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GERONTE.

Oh! non pas, je te prie,

N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maison.

à Ariste.

A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne :
La menace est plaisante : ah ! je ne crains personne ;
Je ne la croyois point capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites-bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connaissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCENE VIII.

GERONTE. VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaisant !

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GERONTE, *à part.*

Il paraît bien distrait.
Eh bien?

VALERE.

Assurément, Monsieur....j'ai tout sujet
De chérir les bontés.....

GERONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie;
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLÉON. GERONTE. VALERE.

CLE'ON, *de loin.*

Ne suis-je pas de trop?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, & partagez ma satisfaction.

CLEON.

Je ne pouvois trop-tôt renouer connaissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLEON, *bas à Valere.*

Comment va ? ...

VALERE, *bas à Cleon.*

Patience.

GERONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur.
C'est un défaut.

CLEON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire.
Je m'y connais, je sçais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & de gens que je crois...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernieres, Monsieur, les sçait-on ?

GERONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie ;

Eh bien, voions donc, qu'eſt-ce ? Apprens-moi,
je te prie....

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort,
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort
Liſidor, à la fin, a quitté Doraliſe :
Elle eſt bien, mais ma foi d'une horrible bêtiſe :
Déja depuis longtems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Très-bien : continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets ſur Lucile & Delphire :
Lucile en eſt outrée & ne ſe montre plus,
Mais Delphire a mieux pris ſon parti là-deſſus,
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et ſe moquant du ton, pourvû qu'on parle d'elle :
Liſe a quitté le rouge, & l'on ſe dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas :
On prétend qu'il n'eſt pas compris dans la réforme,
Et qu'elle eſt ſeulement bégueule pour la forme.

GERONTE.

Quels Diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALERE.

Quoi ? vous ne ſçaviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !

Mais, c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison ?
Eh ! mais, où vivez-vous ?

GERONTE.

Parbleu, dans ma maison :
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connais paisiblement borné,
Eh ! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des Sots.

CLEON.

à Geronte. *bas à Valere.*

Vous avez bien raison.... Courage.

GERONTE.

Cher Valere ;
Nous avons, je le vois, la tête un peu légére,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de la frivolité ;
Ma niéce est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flater, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai....

GERONTE.

Je t'en dispense.



VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, & l'on végéte ailleurs.

CLE'ON.

bas à Valere. *bas à Géronte.*
Ferme !.. Il est singulier !

GERONTE.

Mais c'est de la folie !
Il faut qu'il ait...

VALERE.

La niéce, est-elle encor jolie ?

GERONTE.

Comment, encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLE'ON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux.... pour des yeux de province.

GERONTE.

Sçais-tu que je commence à m'impatienter,

Et qu'avec nous ici c'eſt très-mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niéce,
Et d'en parler du ton qu'inſpire la tendreſſe....

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle paſſion :
Je l'aime.... ſenſément.

GERONTE.

Comment donc ?

VALERE.

Comme on aime....
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réſerve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de ſon côté.

CLE'ON, *bas à Valere.*

A merveille ! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie
Eſt tout-à-fait touchant, & donne grande envie....

VALERE.

Je veux d'abord....

GERONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maiſon.

GERONTE.

Or, écoute....

VALERE.

Attendez ; il me vient une idée.

Il se proméne au fonds du Théâtre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.

GERONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma niéce un fort-joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son systême.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal.... cette façon....

GERONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ?
Elle est belle, en bon air, enfin c'est mon ouvrage,
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous... En abbattant ceci.

CLE'ON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abbattre ?

VALERE.

Oh rien.

GERONTE.

Mais je l'espére.
Sçachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mistére ?

VALERE.

Non : c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustemens, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh : dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement ;
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun ;
De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir....

GERONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez ; faisons mieux.



En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?...

GERONTE.

C'est-à-dire
A ma mort.

VALERE.

Oui, vraiment, c'est tout ce qu'on desire
Mon cher oncle : Or voici mon projet sur cela,
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a,
La maison est à nous : on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GERONTE.

De partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuier.

CLE'ON, *bas à Géronte*

Sa folie est certaine ;

GERONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, & me dit des injures ?

GERONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ? Oh ! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour r tablir l'espéce.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon ;
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend ...

GERONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être :
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut ...
Arrangez tout ... je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GERONTE. CLÉON.

GERONTE.

A-T-on vû quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là ?

CLE'ON.

Si sur les apparences ...

GERONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?
C'est un original qui ne sçait ce qu'il dit:
Un de ces Merveilleux gâtés par des *Caillettes*:
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis ...

CLE'ON.

Je m'en rapporte au vôtre:
Vous vous y connaissez tout-aussi bien qu'un autre;
Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit:
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup: moi qui ne le vois guére
Qu'en passant, j'ignorois le fonds du caractére.

GERONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer: j'examine longtems,
Avant que de blâmer, même cérémonie:
Aussi connais-je bien mon monde: & je défie
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien;
Autrefois j'ai tant vû soit en mal, soit en bien,

De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes,
Il faut y voir soi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croiois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon-homme.

CLE'ON.

Vous avez dit le mot, & la Méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les Sots inventé :
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leurs avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sçachant que répondre,
Croiant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre,
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout-bas :
Et pourquoi; C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Un Laquais arrive.

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le Laquais sort.)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...

Quelle est cette écriture ? Oui-dà !... j'allois vraiment

Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément

Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde :

Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLE'ON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GERONTE.

Je ne sçais pas qui c'est :

Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...

Mais je ne sçais s'il faut vous montrer cette lettre ;

On parle mal de vous.

CLE'ON.

De moi ? daignez permettre...

GERONTE.

C'est peu de chose : mais...

CLE'ON.

Voions : je ne veux pas

Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,

Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :

Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet ;

Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit :*

J'apprens, Monsieur, que vous donnez votre niéce à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GERONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, & je le pense

Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence ;

Pourquoi cacher son nom ?

Il déchire la lettre.

GERONTE.

Comment ? vous déchirez...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GERONTE.

Et vous conjecturez

Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere ?

CLE'ON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLE'ON.

Le mieux sera d'agir selon votre systême;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même :
Je veux croire qu'Ariste est honnête-homme; mais....
Votre écrivain peut-être... Enfin sçachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne :
Soit calomnie, ou non, la lettre est toujours bonne
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GERONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, & son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite.
Deux mots : je vous attends.

SCENE XIII.

CLÉON. VALERE, *d'un air rêveur.*

CLÉON *fort vîte & à demi-voix.*

VOus êtes trop heureux,
Géronte vous déteste; il s'en va furieux;
Il m'attend; je ne puis vous parler davantage?
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XIV.

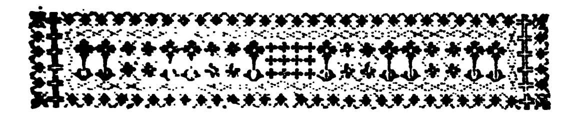
VALERE, *seul.*

JE ne sçais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allois braver Chloé par mon étourderie:
La braver! J'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment,
Je n'ai pû lui parler qu'avec saisissement:
Que j'étois pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!

Ma conduite, à mes yeux, me pénétre de honte :
Pourrai je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'espére mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! sérieusement amoureux ! . . Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte,
Je ne vois que Chloé : si j'avois pû prévoir. . .
Allons tout réparer : je suis au desespoir.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ. LISETTE.

LISETTE.

EH quoi, Mademoiſelle, encor cette triſteſſe ?
Comptez ſur moi, vous dis-je, allons, point de foibleſſe.

CHLOE'.

Que les hommes ſont faux! & qu'ils ſçavent, hélas !
Trop bien perſuader ce qu'ils ne ſentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il ſembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux ſembloient répondre à tous mes ſentimens ;
Le croiras-tu, Liſette ? Et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croiois ſi tendre,



Oui, Valere, oubliant ma tendreſſe & ſa foi,
Valere me mépriſe ! . . il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le ſçais, je vous jure.

CHLOE'.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine eſt trop ſûre:
Tout eſt rompu, je ſuis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me paſſe & n'eſt pas naturel :
Valere vous adore, & fait cette équipée ?
Je vois là du Cléon, ou je ſuis bien trompée :
Mais il faut par vous-même entendre votre amant,
Je vous ménagerai cet éclairciſſement
Sans que dans mon projet Floriſe nous dérange,
Ma foi, je lui prépare un tour aſſez étrange
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil ſur vous :
Le moment eſt heureux : tous les noms les plus
doux
Ne reviennent-ils pas ? C'eſt *ma chere Liſette !*
Mon enfant ! . . On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me ſouffrir : à préſent,
Vû que pour terminer Géronte eſt moins preſſant ;
Elle eſt d'une gaîté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'inſtant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ſes propos Cléon aura mis fin :
Il eſt *délicieux*, *incroiable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit ſans ceſſe ;

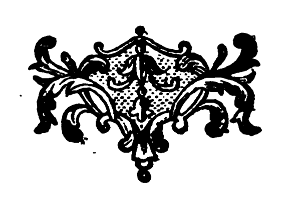
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse;
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOE'.

Eh! que fait Valere?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés: car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui: j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux:
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend; allez, soiez tranquille.



SCENE II.

LISETTE, *seule.*

MOi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom & n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE. LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un Esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vû tout-à-l'heure, & ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'Envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien
tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah ! tu l'aimeras donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'Univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble,
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuieux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voioit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...



FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux sçavoir.

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque:
Il me parle souvent, & souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé;
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimére!...: Il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon; & que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie?

LISETTE.

Oh! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon:
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même;
J'ai l'esprit défiant: vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son stile:
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là:
Vous avez vû souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie,
Il reste à me parler, à me questionner:
Et de ce cabinet, vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer, ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je crois,
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.



LISETTE.

Eh bien, c'est de ma part une galanterie,
L'éloge des absens se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu :

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh ! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voiant venir Ariste & Valere.*

Encor Monsieur Ariste avec son Protégé !
Je voudrois bien tous deux, qu'ils prissent leur congé,
Mais ils ne sentent rien : laissons les.



SCENE IV.

ARISTE. VALERE *paré*.

VALERE.

On m'évite;
O Ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi ;
Soyez-en sûr ; j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'est sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connaissez-vous ?

VALERE.

Non : mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connaît ?
La conversation deviendroit fort stérile :

J'en ſçais aſſez pour voir que c'eſt un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrangére ;
Eh ! pourquoi s'oppoſer à ſon bon caractére ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pû librement
Vous parler de Cléon : il faut abſolument
Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule ?
On entre dans le monde, on en eſt enivré,
Au plus frivole accueil on ſe croit adoré,
On prend pour des amis de ſimples connaiſſances ;
Et que de repentirs ſuivent ces imprudences !
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez !
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend ſur votre vie entiere,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monſieur, qu'il eſt très-eſtimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;

D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux Spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piéce nouvelle,
Il régne, on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage, & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien-là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'orateur des Foiers & des mauvais propos ?
Quels titres sont les siens ? l'insolence, & des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théâtre,
Et qui venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des Talens & les dons du Génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure ;
Il sçait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,

Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté ;
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ;
Du rôle de Plaisant connaissez la misere :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et malgré les Plaisants le bien est toujours bien.
J'ai vû d'autres Méchants d'un grave caractére,
Gens laconiques, froids à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien-faits
Sçauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? J'ai peine à croire....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire :

Si vous ſçaviez combien cet eſprit eſt aiſé,
Combien il en faut peu, comme il eſt mépriſé !
Le plus ſtupide obtient la même réuſſite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amuſant, ſans baſſeſſe & ſans fiel :
On dit l'eſprit commun ! par ſon ſuccès bizarre,
La Méchanceté prouve à quel point il eſt rare :
Ami du Bien, de l'Ordre, & de l'Humanité,
Le véritable Eſprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fauſſe lumiére :
La réputation des mœurs eſt la premiére,
Sans elle, croyez-moi, tout ſuccès eſt trompeur :
Mon eſtime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'eſprit n'eſt rien, & malgré vos maximes
Il produit ſeulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne ſerez-vous cité
Que pour le complaiſant d'un homme déteſté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me déteſtât de même :
On ſe l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des ſoupers divins retenu pour un mois :
Quand il eſt à Paris il ne peut y ſuffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on deſire ?

ARISTE.

Que dans ſes procédés l'Homme eſt inconſéquent !

On recherche un Esprit, dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du Méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore!
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre:
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos:
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la Mechanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité:
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flateur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertue
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureu
On épuise bientôt une société :
On sçait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une aut.
scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable
Si c'est là son bonheur ! c'est être misérable,
Etranger au milieu de la Société,
Et partout fugitif, & partout rejetté :
Vous connaitrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens,
Une societé peu nombreuse, & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, & sans malignité
Dans le sein de la paix & de la sureté,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déja malheureux ;



Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un Méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les Honnêtes-gens demeure sans patrie:
Voilà le vrai Proscrit, & vous le connaissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé: mais on outre les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser:
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis;
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables,
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme?

VALERE.

Je ne le connais plus s'il n'est point honnête-homme.

SCENE V.

GERONTE. ARISTE. VALERE.

GERONTE.

Le voilà bien paré !...... Ma foi c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié ;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, Ah ! m'est-elle ravie ?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GERONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah ! laissez-là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GERONTE.

Vous-même, laissez-nous,
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous,

Tout

Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma niéce.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'yvresse....

GERONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALERE.

Quoi donc ?

GERONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

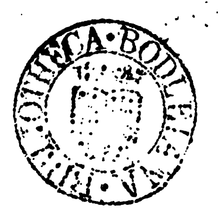
Non, Monsieur, j'obéis... A peine je respire....
Ariste, vous sçavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCENE VI.

GERONTE. ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel crime....



GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime,
Vous avez vos raiſons apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valére
Vous pouviez ignorer le mauvais caractére.

ARISTE.

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié
Avec moi juſqu'ici ne l'avoit emploié.

GERONTE.

Que diable voulez-vous ? quelqu'un qui me conſeille
De m'empêtrer ici d'une Eſpéce pareille,
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffiſant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais eſprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE.

Il eſt jeune : il peut être indiſcret, vain, léger,
Mais quand le cœur eſt bon, tout peut ſe corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique ſur cet article il s'obſtine au ſilence ;
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à ſon cœur,
Qu'à de mauvais conſeils, dont on ſçait l'auteur.
Sur la Méchanceté vous lui rendrez juſtice,
Valere a trop d'eſprit pour ne pas fuir ce vice ;

Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion:
Mais de ce caractére il a vû la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse....

GERONTE.

Il fait donc l'hipocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sçais de lui....

ARISTE.

Cléon....

GERONTE.

Encor ? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire là ? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ? Eh de quoi, je vous prie ?

GERONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais ;
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets...

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.

C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors.... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLÉON. ARISTE.

ARISTE.

M'Apprendrez-vous, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire...

CLE'ON.

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage,
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti, qu'en vain vous & moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scéne !
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage :
Il veut, il ne veut plus ; sçait-il ce qu'il lui faut ?

Il eſt près de Chloé, qu'il refuſoit tantôt.

ARISTE.

Tout ſeroit expliqué ſi l'on ceſſoit de nuire,
Si la Méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLE'ON.

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croiez-vous aux Méchans ;
Et réaliſez-vous cet Etre imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au Vulgaire ?
Pour moi je n'y crois pas : ſoit dit ſans intéreſt,
Tout le monde eſt méchant, & perſonne ne l'eſt :
On reçoit, & l'on rend, on eſt à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'eſt ni mérite,
Ni gout, ni jugement qui ne ſoit contredit,
Que rien n'eſt vrai ſur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel ſera mon héros & tel ſera le vôtre,
L'Aigle d'une maiſon n'eſt qu'un ſot dans une autre :
Je dis ici qu'Eraſte eſt un mauvais plaiſant,
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraſte eſt amuſant.
Si vous parlez des faits & des tracaſſeries,
Je n'y vois dans le fonds que des plaiſanteries,
Et ſi vous attachez du crime à tout cela
Beaucoup d'honnêtes-gens ſont de ces fripons-là ;

L'Agrément couvre tout, il rend tout légitime ;
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui : pocr le fuir tous les moiens sont bons :
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le Ridicule ;
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend ;
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vû que l'Ennui chez la Méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie ;
Ce ton mistérieux, ces petits mots sans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin,
Ces indiscrétions, ces rapports infidelles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractéres,
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sincéres,
On est en garde, on doute enfin si l'on rira ;

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a :
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurbe talent d'un triste *persifflage* :
Faut-il donc s'ennuier pour être du bon air ?...
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est
cher,
Venons au fait, Monsieur, connaissez ma droiture;
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous deshonore
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre juge ; Allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLE'ON.

Une explication ? en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même,
Me mêler là-dedans ?... ce n'est pas mon avis;
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis,
Et je crains...Vous sortez ? mais vous me faites
rire...
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISETTE. ARISTE. CLÉON.

LISETTE.

MEssieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLÉON. LISETTE.

CLE'ON.

HEureusement, nous voilà sans témoins :
Achéve de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hazard à la porte, ou dans ce cabinet :
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLE'ON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure est parfaite;
Feignons : c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLE'ON.

Tu me vois dans la plus douce yvresse;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse;
Sonde encor ses desirs; s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourrant toujours...

CLE'ON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLE'ON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne sçaurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur; j'aime son caractére,
Il est assez bon maître, & le même en tout temps,
Bon-homme...

CLE'ON.

Oui, les Bavards sont toujours bonnes-gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur... Mais je crains ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, & je crois...

CLE'ON.

Moi, Lisette, amoureux ? tu te moques de moi.
Je ne me le suis crû qu'une fois en ma vie :
J'eus Araminte un mois : elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuioit fort,
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut pour m'attacher, une ame simple & pure
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs ;
Mais Madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable :
Rien n'est bien ; autrefois je la croiois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir :
Aujourd'hui franchement, on n'y peut plus tenir,
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse ;
Comment la trouvez-vous ?

CLE'ON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant.

Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vû leur date, au nombre des grimaces ;
Tout cela, dans le fonds, m'ennuie horriblement ;
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit philosophe ;
Qui veut être Méchante, & n'en a pas l'étoffe :
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant :
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythére,
Ou sans cesse essuier des scénes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit :
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fonds je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLEON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur : Qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire ;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE.

Paix, j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure... *Elle va vers le Cabinet.*

CLE'ON, *seul.*

Lisette est difficile ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit,
Et si comme elle aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus....

LISETTE, *à part en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLE'ON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur : souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance....

CLE'ON.

Compte sur les effets de ma reconnaissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

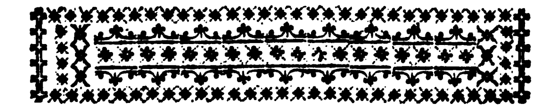
à part, en sortant.

Ma foi, nous le tenons.

CLE'ON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noïer Valére.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE. FRONTIN.

LISETTE.

ENtre donc... ne crains rien, te dis-je : ils n'y
sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ? Non. Qu'on veuille ici me faire bonne chere,
Et que j'aye en tout tems Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier ma foi tant qu'on voudra:
Mais si mon Maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere !
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire ;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons pardessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne sçais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié :
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu sçaura la vérité ;
Veux-tu lui rester seul ? & que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter ?... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien écris-lui... Tu ne sçais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi ? Non.
Tu vas voir.

il écrit.

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, sans mistére,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi sans compliment je demande mes gages ;
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valere, c'en est fait, te prend à son service,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice,
Et pour que ton état soit dûment éclairci
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoier à sa mere :
Cela te sauvera toute explication
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre,
Je vais t'expédier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre & te parler.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

J'Ai de son écriture ;
Je voudrois bien sçavoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit :
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette piéce
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE. ARISTE. LISETTE.

LISETTE *à part à Ariste.*

MOnsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE. ARISTE.

ARISTE.

C'Est trop vous désoler
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pû recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reste, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voiez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus: c'est un fourbe exécrable,

Indigne du nom d'homme, un Monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pû me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut sans tarder, sans mistére,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sçais comment faire,
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre :
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vûs de près ne sont rien : & toute cette espéce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse,
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas sçû qu'ils avoient existé ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte :

Tôt ou tard, la Vertu, les Graces, les Talens
Sont vainqueurs des jaloux, & vangés des Méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & ma fille
Les plus affreux discours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est deshonoré, ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'Honneur & l'Innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'infléxibilité
Pour déférer un traître à la Société,
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un Méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'Univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher : je veux qu'il sçache que c'est moi:
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non : si vous m'en croiez, laissez-moi tout le soir
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vuë
Je veux l'entretenir, & dans cette entrevuë
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici, tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere,
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voiez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pû faire sur lui la moindre impression....
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GERONTE. CLÉON.

GERONTE.

Je ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,

Je n'oublirai jamais cette obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valere.
Il ne sçait ce qu'il veut, mais il sçait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant,
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre, est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot,
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon-homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part : il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-
même :
Rien n'y fait : il soutient son absurde sistème ;
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentimens qui m'attachent à vous.

CLE'ON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me
donne :
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne
Que sans autre sujet j'ai renvoié Frontin

Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit emploié pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois par qu'il n'eût part au mistére
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere
Qui refusoit d'abord, & qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonime :
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'emploioit ce petit Agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé, dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encor ! Oh ! laissez-les venir ;
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord : Car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.



SCENE VI.

CLÉON, *seul.*

QUe je tiens bien mon sot ! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?...
Elle consent, dit-on, à marier Chloé ?
On ne sçait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée..... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront..... Ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLE'ON.

VOus venez à propos : j'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux me semblent moins serains :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLE'ON.

Dites-les-moi de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface :
Vous connaissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réfléxions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLE'ON.

Comment, belle Florise ? & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ! quand je vous adorois,
Je me croiois aimé....

FLORISE.

Je me l'imaginois :
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentimens mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLE'ON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?
A moi, dont vous sçavez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voiois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,

Tranquillisez

Tranquillisez mon cœur ! vous l'éprouvez sans
doute ?

FLORISE.

Un autre vous auroit fait perdre votre temps ;
On vous amuseroit par l'air des sentiments :
Moi, qui ne suis point fausse...

CLE'ON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLE'ON, *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincére,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer ; vous me croyez quitté,
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse,
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse ;
Eh bien, allez, Monsieur : que vos talents, sur nous,
Epuisent tous les traits qui sont dignes de vous,
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre :
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;

Ne me voiez jamais.

CLE'ON.

La Dignité s'en mêle ?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous
deux.
Epargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scéne extravagante.
Attendons quelques jours, & vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, & je crois mal-aisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur le champ qu'il soit désabusé.

SCENE VIII.

GERONTE. ARISTE. VALERE. CHLOÉ. FLORISE. CLÉON.

GERONTE.

EH bien, qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce
tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLE'ON.

L'éloge n'est pas fade.

GERONTE.

Oh ? qu'on me laisse en paix,
Ou ; si vous me poussez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE.

Valere ne craint rien : Pour moi, je ne redoute
Nulle explication : Voions, éclaircissez....

GERONTE.

Je m'entends ; il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage.....

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage ;
Dans ces miseres-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sçais là-dessus tout ce qu'on peut sçavoir.

ARISTE.

Sçachez donc avec moi confondre l'Imposture ;
De la lettre sur vous, connaissez l'écriture....
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà....

GERONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin, je sçavois tout cela ;
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voiez pas avec trop d'évidence.....

GERONTE.

Un valet, un coquin !....

VALERE.

Connaissez mieux les gens,
Vous accusez Frontin, & moi je le défens.

GERONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre Secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur ? & quel nouveau mistere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLE'ON.

Il est parti, je l'ai renvoié ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoié ? moi je l'ai pris : Qu'il vienne.
à un Laquais.
Qu'on appelle Lisette, & qu'elle nous l'améne.

GERONTE.

à Valere. *à Cléon.*
Frontin vous appartient ? Autre preuve pour nous !
Il étoit à Monsieur, même en servant chez-vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLE'ON.

Valere, quelle est donc cette plaisanterie ?

VALERE.

Je ne plaisante plus, & ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point.
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,

Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GERONTE.

Mais vraiment il est brave ! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE. GERONTE. ARISTE. CLÉON. VALERE. FLORISE. CHLOÉ.

ARISTE, *à Lisette.*

QU'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raison....

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non ce n'est plus un mistére.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere:
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contretemps fâcheux!

CLEON.

Comment, malgré mon ordre, il étoit en ces lieux?
Je veux de ce fripon....

LISETTE.

Un peu de patience

Et moins de complimens, Frontin vous en dispense :
Il peut bien par hazard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fonds il est fort honnête garçon ;

Montrant Valere.

Il vous quitte d'ailleurs, & Monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend avoir rien à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez crû remis,
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sçais tout le mistere.

CLE'ON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frere.

Vous connaissez la main de Monsieur, apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinez,
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres...

GERONTE *en fureur après avoir lû.*

M'interdire ! corbleu ! voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connais.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLE'ON.

C'est à l'attachement de Madame Florise

Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vû je suis en fonds je crois
Pour prendre ma revanche.

Il sort.

SCENE X. & DERNIERE.

GERONTE. ARISTE. VALERE. FLORISE. CHLOÉ. LISETTE.

GERONTE, *à Cléon qui sort.*

OH ! l'on ne vous craint guére...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractére.
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... ma niéce auroit Valere
Si j'étois bien certain...

[illegible]

[illegible] vous déplaire,

[illegible] mon cruel ennemi...

[illegible]

[illegible] *Ariste.*

[illegible] nous, mon cher ami,

[illegible] ni de querelles,

[illegible] nouvelles.

[illegible] des Méchans,

[illegible] aux Bonnes-gens.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie en vers pour Titre, *le Méchant*, & [illegible] l'on peut en permettre l'impression. Ce [illegible] Décembre [illegible].

CREBILLON.

